

Mon Histoire

*La chanteuse  
de Vivaldi*

JOURNAL DE LUCREZIA, VENISE, 1720

Christine  
Féret-Fleury



Extrait de la publication  
GALLIMARD JEUNESSE

# *Mon Histoire*

Portrait en couverture : Raphaël Gauthey

© Gallimard Jeunesse, 2012, pour le texte



Christine Féret-Fleury

*La chanteuse  
de Vivaldi*

JOURNAL DE LUCREZIA, 1720, VENISE

**GALLIMARD JEUNESSE**

Extrait de la publication

*Pour Jeanne et Tiphaine, futures lectrices*

28 août 1720

*J*e hais les prêtres et les roux. Les premiers ont martyrisé mon enfance, et m'insupportent pour cette raison ; les seconds attirent par trop le regard. Digne élève en cela de l'institution qui me nourrit, je me méfie de tout ce qui brille. Et le *prete rosso* que l'on nous a donné pour maître de chœur ne m'a pas fourni, jusqu'à présent, de raison valable pour revenir sur ce préjugé. Nous dirige-t-il pendant l'un des concerts que nous donnons pour la bonne société de Venise, il s'agite, gesticule, trépigne, postillonne, froisse le col de son habit ; pendant les répétitions, il tourne autour de nous comme un rapace prêt à fondre sur sa proie. Il dodeline de la tête, fredonne pour lui-même la mélodie principale, se balance comme un arbre tourmenté par un vent d'orage. Quand notre exécution le satisfait, il rend grâce au Ciel et tourne dévotement ses regards vers le plafond fissuré de la salle, mais la moindre fausse note le jette dans les excès d'une rage qu'il exprime en déchirant ses manchettes.

Quel gnome ridicule que ce petit prêtre roux ! Personne, d'ailleurs, ne lui donne jamais son véritable nom. Le révérend père Vivaldi est et restera pour tous le *Prete rosso*. Par toute la cité, on le voit s'activant, sollicitant, importunant les princes de ses dédicaces, tâchant par l'éclat de ses œuvres de remplir les caisses de son théâtre, chicanant, marchandant, un véritable *impresario*. Le croit-on ici, à Venise, occupé à nous instruire ? Il est à Mantoue ou à Rome. Ses absences trop fréquentes mécontentent les administrateurs de l'*ospedale della Pietà*, l'un des hospices qui recueillent et éduquent orphelins, pauvres et enfants abandonnées. Force leur a été, récemment, de rechercher un autre maître de violon pour combler les absences du premier... Il répond que le traitement de misère qu'on lui octroie ne peut suffire, et qu'il lui faut bien chercher ailleurs d'autres engagements.

Il est vrai que l'abbé Vivaldi est bien plus qu'un simple professeur. Virtuose, compositeur, il trouve parmi nous les instrumentistes et les voix dont il a besoin, voix d'anges ou de séductrices, pour le concerto ou l'oratorio. Sa dernière trouvaille, désormais cantatrice adulée, vivait encore parmi nous il y a peu.

Paola.

Paola au timbre si pur, Paola dont le rire en cascade égayait les jours les plus mornes. Paola si blonde, si fraîche, si vive, si ardente.

Mon amie, ma sœur.



Le prêtre me l'a prise, il l'a emmenée.  
Je le hais. Son âme est noire, noire comme le péché.  
Comment sa musique peut-elle être si belle ?

*31 août*

**J**e m'appelle Lucrezia Calicchio. J'ai écrit « je m'appelle » et non « on m'appelle », car contrairement à nombre de mes compagnes, je connais le nom de mon père. C'était un modeste cordonnier de la paroisse San Giovanni in Oleo. Ma mère étant morte à ma naissance, et mon père se trouvant incapable de vaquer seul aux travaux du ménage, il se remaria presque aussitôt et confia le soin de sa maison, outre celui de m'élever, à sa nouvelle épouse. Caterina n'était pas méchante : j'ai reçu, comme tous les enfants du voisinage, mon compte de taloches et de caresses. Je l'appelais « maman », et la préférais à mon père, dont le caractère emporté me terrorisait. Elle était brodeuse et travaillait en chambre, passant des fragiles mousselines, des fils d'or et d'argent au balai et à la crémaillère où, dans une marmite à fond noir, mijotait la polenta, la soupe de haricots ou le *risi e bisi*, le riz aux pois servi les jours de fête.

D'un naturel joyeux, Caterina fredonnait tout le long du jour. C'est en l'écoutant dévider ses ritournelles que je pris du goût pour la musique. Je mêlais ma voix à la sienne, sans remarquer que je chantais, naturellement,

une octave au-dessous d'elle. Mon aimable marâtre en riait, mais un jour une voisine se moqua de moi :

– Est-ce laid chez une enfant, cette voix de gondolier...  
Veux-tu te taire, *bambina*, tu nous casses les oreilles !

Mortifiée, je cessai de chanter, sauf quand je me savais seule, ce qui n'arrivait presque jamais. J'en ressentais une privation que je ne m'expliquais pas, une humeur morose, comme si le monde, autour de moi, avait perdu ses couleurs. L'amour de la musique, une fois éveillé, a besoin d'aliments, tout comme l'amour des êtres ; mais cela, je n'étais pas prête à le comprendre. Je me bornais à courir les rues à la recherche de musiciens ambulants, recherche toujours couronnée de succès, car à Venise on chante partout, sur les places, dans les rues et sur les canaux. Les marchands chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers en quittant leurs travaux, les pêcheurs en ravaudant leurs filets. Un gondolier commence une barcarolle, un autre lui répond, et bientôt la mélodie passe de barque en barque, vole d'un canal à l'autre... Assise sur le quai, j'écoutais, le cœur gonflé. J'avais la sensation qu'un oiseau était enfermé dans ma poitrine et qu'il battait des ailes pour se libérer.

Je me fabriquai une sorte de tambour avec une boîte sur laquelle je tendis une fine peau volée dans l'atelier de mon père, mais l'instrument ne produisit qu'un son étouffé, bien moins sonore que, sur mon postérieur, les coups de baguette reçus quand mon larcin fut découvert. Je tambourinai sur le bois des tables, sur celui des

volets ; je découvris que d'un brin d'herbe, coincé entre mes lèvres, pouvaient naître des sifflements variés ; je criai dans le tuyau du poêle ; je martelai le carreau de mes talons, j'entrechoquai deux alènes, je fis sonner les pincettes au cul de la marmite, bref, je fis tant de tapage que même la placide Caterina s'en émut.

– Qu'as-tu, petite ? me demanda-t-elle. On dirait qu'un diable te possède !

Elle se signa vivement, tâta mon front, m'ordonna de tirer la langue, me regarda dans le blanc des yeux.

– Tu es malade ? Tu as faim ? L'un des garnements du menuisier t'aurait-il battue ?

Ayant énuméré toutes les misères qui, à son sens, pouvaient affliger une fillette de mon âge, elle se tut et me fixa d'un air interrogateur. Attendrie, je me jetai à son cou et lui plantai deux gros baisers sur les joues.

Comment aurais-je pu lui dire que j'étais bel et bien malade, malade de musique, malade du désir de participer, moi aussi, au concert permanent que les Vénitiens se donnent à eux-mêmes ?

*2 septembre*

**N**ous avons chanté, comme à l'accoutumée, pour l'office de complies ; puis nous nous sommes réunies dans l'un des parloirs pour y tirer l'aiguille. À la Pietà, seules les « filles du commun » brodent toute la journée, quand

elles ne se consacrent pas à d'autres tâches ménagères. Certaines confectionnent des dentelles d'une grande beauté, qui peuvent rivaliser avec celles des dentellières de Pellestrina ou de Burano. Nous, les « filles du chœur », travaillons à notre trousseau de mariage. Nous bénéficions aussi d'autres privilèges : une meilleure nourriture, des vêtements plus chauds destinés à nous garantir des bronchites qui empêcheraient nombre d'entre nous de chanter ou de souffler dans leur instrument. Nous avons aussi le droit de sortir de temps en temps, pour des visites de charité, surtout, alors que les filles du commun n'en reçoivent la permission qu'un jour par an.

Celles d'entre nous qui se marieront recevront une dot fort belle, d'un montant de deux cents ducats. Certaines prendront le voile dans l'un des couvents de la ville, d'autres encore resteront à l'*ospedale* comme sous-maîtresses, puis comme maîtresses de chœur. Je n'ai pas, pour ma part, d'autre ambition. Je suis laide, on me l'a souvent dit : Caterina le pensait, même si elle s'abstenait, par bonté, de m'en faire le reproche. Ici, je n'ai pas à m'affliger de mon image dans les miroirs, puisque la règle de l'hospice nous interdit leur usage, mais je me souviens du visage dont je captais parfois le reflet dans la glace fendillée que ma belle-mère, pour s'apprêter, posait contre la fenêtre. Il n'était pas beau, ce visage, avec ses méplats comme taillés à la serpe, son grand nez, ses sourcils épais. Tout, en moi, est trop grand, jambes, mains, pieds, cou. Brusque et gauche, je me cogne à l'angle de

chaque meuble : un gondolier en jupons ! Je préfère en rire car, si je devais en pleurer, j'userais en pure perte mes yeux et mon temps...

Une laide n'a, en ce monde, aucune chance de réussir. À Venise particulièrement, où la beauté des femmes, dans son écrin de pierre et d'eau, rayonne et se pare de tous les artifices. Les nobles Vénitiennes elles-mêmes, au bal – car à la promenade, elles se contentent d'un noir austère –, osent les plus capricieuses coiffures, les robes les plus extravagantes. Que dire alors des courtisanes ! On les méprise, mais on les envie, on les épie, on copie leurs parures, leurs gestes, la livrée de leurs serviteurs. On se presse aux fêtes somptueuses qu'elles offrent avec l'argent de leurs amants. Les peintres s'inspirent de leurs visages pour couvrir les murs de nos églises de Vertus, de saintes et de martyres parfois fort peu vêtues. La plupart de ces femmes disparaissent dès que se flétrit leur première fraîcheur, mais certaines d'entre elles sont restées célèbres : Veronica Franco, passagère maîtresse du roi de France Henri III, fut peinte par le Tintoret il y a bien longtemps. Son portrait orne sans doute un cabinet secret, à moins qu'il ne trône sous les ors des Grands Appartements, à Versailles... Les têtes poudrées des marquises passent et repassent devant le tableau où triomphe la beauté d'une pécheresse depuis longtemps couchée en son tombeau : en conçoivent-elles de la rancœur ? De la pitié ? Elles ont le rang, la fortune, tous les privilèges. Elles n'auraient pas accordé leur charité à Veronica tombée dans la misère,

ignorée par ceux-là même qui l'avaient si violemment désirée. Mais on les oubliera : leurs visages peints par quelque barbouilleur de cour ou de province prendront la poussière dans un grenier quand celui de la courtisane vénitienne, son sein nacré à demi découvert retiendront encore le regard des flâneurs.

Paola et moi n'aspirions pas à cet éclat, mais à une vie simple, réglée, studieuse. Vivre à l'abri des murs vénérables de la Pietà, enseigner la musique aux fillettes qu'on y élève par charité, célébrer chaque jour la beauté de la Création et la gloire de Dieu, là se bornaient nos ambitions.

Le prêtre roux a réduit à néant toutes nos espérances... toutes *mes* espérances. D'un geste de sa main soignée, il a détruit le château du rêve, celui que j'avais échafaudé jour après jour ; il a attiré Paola vers la lumière, sur la scène où se chantent et se jouent les passions, il m'a renvoyée dans l'ombre, où ma place est marquée.

Devrais-je pour autant m'humilier, m'accuser d'avoir rêvé trop haut ? Que demandais-je, à la Fortune, de si extravagant ? Le bonheur de vivre entourée, imprégnée de musique, cette musique qui m'est aussi nécessaire que l'air ou le pain de chaque jour ? La douceur d'un regard ami ? Partager mes joies, mes peines, mes travaux ?

Était-ce trop ? Était-ce mal ?

Quelle faute ai-je commise ?

3 septembre

Un noble voyageur a demandé à nous entendre. Nous avons pris place, comme à l'accoutumée, derrière les grilles du chœur ; la décence, dans l'église, nous impose cette clôture. Mais il nous arrive de jouer dans des salles somptueuses et à visage découvert. De la tribune des musiciens, nous pouvons alors contempler, baignés par la lumière des lustres, la foule des habits noirs, les robes semblables à des fleurs épanouies, les dentelles, les bijoux, tout ce luxe qu'il nous est seulement permis d'approcher, de respirer : la sueur et les parfums, le fumet des plats. Nous entendons le brouhaha des conversations sans en saisir un seul mot, et nous scrutons à la dérobée les visages qui se lèvent vers nous.

Dans l'église, point de ces distractions : seul le *Prete rosso* s'offre à la vue du public. Un fauteuil couvert en damas rouge est disposé pour lui contre la grille. De ma place, tout au fond, je ne distingue que les piliers et le premier rang des spectateurs, par fragments, un mouchoir brodé qui s'agite, le feu d'une bague, un chapeau emplumé posé sur un genou gainé de soie. Bien des jeunes patriciens de Venise ne viennent à nos concerts que pour deviner la courbe d'un profil, surprendre un regard, faire naître un sourire sur les lèvres d'une orpheline. C'est un jeu, un jeu cruel où le plaisir se paie en larmes, quand le joueur, lassé, adresse ses œillades à une autre.

Personne ne me regarde : dissimulée dans l'ombre, penchée sur ma viole de gambe, je plonge dans la musique comme dans un fleuve obscur et souterrain, dont la fraîcheur me régénère. Je distingue confusément, autour de moi, les mouvements de mes compagnes, leurs coups d'archet. Nos respirations s'accordent ; nous formons un seul corps, et rien, en ces instants, ne pourrait nous séparer.

L'abbé Vivaldi nous dirige du violon : chaque crispation de ses lèvres, chaque sursaut de son corps est un signe auquel nous obéissons. Il nous entraîne à la suite, nous galvanise, nous dérobe le plus pur des chants pour nous le rendre, magnifié.

Quand nous jouons ainsi, je cesse de le détester.

*6 septembre*

*P*aola est venue me voir, aujourd'hui. Elle portait une mante toute simple, mais lorsqu'elle l'a ôtée, j'ai pris conscience qu'un abîme, maintenant, nous séparait. Ma robe sombre et mon fichu blanc juraient auprès de la soie bleue de son corsage, orné de dentelles et de nœuds de ruban. Un médaillon, au bout d'un étroit ruban de velours, reposait sur sa gorge. Un peu embarrassée, elle a tirillé sa jupe, un geste familier qui m'a rappelé nos conciliabules dans le noir, sur les marches d'escalier où nous aimions nous réfugier pour chuchoter et rire. Elle



a vu mon regard, a souri, et les longs mois de séparation se sont effacés comme par magie.

Prenant ma main, elle m'a entraînée près de la fenêtre. À la lumière du jour, j'ai pu voir que ses traits étaient tirés et que de larges cernes meurtrissaient son visage délicat.

– Qu'y a-t-il, Paolina? ai-je murmuré. N'es-tu pas heureuse? Ce méchant homme te bat-il?

Avec un soupir, elle m'a caressé la joue.

– Ce n'est pas un méchant homme, Lucrezia. N'en fais pas un diable, je t'en prie. Je sais que tu ne l'aimes pas...

– Que lui importe? ai-je répliqué avec amertume. Je ne suis qu'une poussière, à ses yeux.

– Tu es orgueilleuse, a-t-elle soufflé. Trop. Ce feu qui brûle en toi, parfois, me fait peur... mais tu es ma seule amie. À qui pourrais-je me confier? Ma belle-sœur est une sottise. Elle ne pense qu'à compter et recompter les piles de linge dans l'armoire et les pièces d'or dans le coffre. Elle ne m'a jamais aimée. Me savoir dans l'embarras lui causerait trop de plaisir!

J'ai senti un grand froid envahir mon cœur. De quoi parlait-elle?

– Paolina... Dis-moi ce qui te tourmente. Tu peux avoir confiance en moi.

– Je le sais bien.

De son corsage, elle a tiré un billet plié.

– Lis ceci, tu comprendras.

J'ai tourné la feuille de papier vers la lumière. Quelques lignes y avaient été tracées, d'une plume nerveuse :

*La pie qui jacasse et parade dans les jardins croit, elle aussi, que son chant est le plus mélodieux. Une fronde, une pierre, et la bête criarde se tait. Tu ne seras jamais qu'une piètre cantatrice, Paola Merighi: renonce à occuper au théâtre une place qui n'est pas la tienne, et que tu as usurpée, si tu tiens à ta misérable vie.*

En guise de signature, l'auteur du billet avait dessiné, sous les derniers mots, un oiseau au bec ouvert, dont la langue dardée affectait la forme d'un serpent.

### *Huit heures du soir*

**P**aola est partie, un peu rassurée. Depuis qu'elle chante au théâtre, elle vit chez son demi-frère. Le grigou ne consentait pas à l'entretenir quand elle n'était qu'une orpheline sans dot, mais il profite à présent de ses gains et se croit obligé de lui faire bonne figure. Si elle ne reçoit guère d'affection, mon amie a sa chambre et dispose même d'une servante.

J'ai feint de tenir pour négligeables les menaces exprimées par le billet anonyme: je lui ai affirmé qu'elles étaient le fruit obligé et véreux d'une gloire naissante, qu'elle en recevrait d'autres, dictées par l'amertume, la passion ou l'envie, et qu'il ne convenait pas qu'une artiste salît son âme à déchiffrer ces messages orduriers. D'un geste négligent, j'ai froissé la feuille et je l'ai jetée dans un coin. J'espérais qu'elle ne penserait pas à la reprendre...

J'avais bien calculé. Je l'ai raccompagnée sur le palier, lui montrant, pour la distraire, mon doigt criblé de piqûres d'aiguille : je suis si maladroite que le linge de mon trousseau est taché de sang ! Elle s'est attendrie, un peu moqueuse, et a déposé un baiser sur l'index endolori. J'ai écouté le bruit de ses pas dans l'escalier, celui de la lourde porte de l'hospice qui se refermait. Alors seulement j'ai ramassé la boulette de papier, l'ai défroissée et étalée sur la table, à côté d'une chandelle allumée.

*Tu ne seras jamais qu'une piètre cantatrice, Paola Merighi : renonce à occuper au théâtre une place qui n'est pas la tienne, et que tu as usurpée, si tu tiens à ta misérable vie.*

J'étais sûre de n'avoir jamais vu cette écriture. Je le regrettais. S'il avait pris fantaisie à l'une de mes compagnes de se livrer à semblable plaisanterie, le mal n'eût pas été grand. Je me serais chargée de régler l'affaire, au moyen – éprouvé – d'une bonne paire de taloches. Mais ces mots n'avaient pas été choisis par une gamine jalouse. J'y sentais, à l'œuvre, une haine froide, prévoyante. L'être qui avait écrit : *La pie qui jacasse et parade dans les jardins croit, elle aussi, que son chant est le plus mélodieux. Une fronde, une pierre, et la bête criarde se tait*, n'était pas dominé par l'émotion. Il, ou elle, voulait effrayer Paola, la terroriser, la forcer à abandonner la scène où elle triomphe.

J'ai couru à la fenêtre. Sotte que j'étais ! Que n'avais-je pensé à m'assurer que mon amie n'était pas suivie ! La rue était déserte. Nulle silhouette suspecte sous les

porches. Mais ce n'était guère étonnant, ai-je songé avec un peu de dépit. Nous autres, filles de la Pietà, ne portons ombrage à personne, et personne ne nourrit de rancœur à notre égard. Venise est notre mère, elle nous nourrit et nous chérit.

Je suis restée immobile un long moment, regardant sans les voir les pavés luisants et gris, les lanternes balancées par le vent venu de la lagune. La colère montait en moi, une colère que je ne pensais pas pouvoir éprouver. Je ne tremblais pas : ma résolution était prise.

Je protégerais Paola, coûte que coûte.



*8 septembre*

On a retrouvé le cadavre d'un homme, tôt ce matin, derrière l'église Santa Maria dei Miracoli. Le boulanger l'a chuchoté à la sœur tourière, qui l'a répété à l'une des filles du commun, dont c'était le tour d'alimenter les feux. La nouvelle s'est faufilée dans les couloirs, a filtré sous les portes des chambres et des salles, rampé dans les cheminées : le mort était jeune, beau, et nu comme au jour de sa naissance.

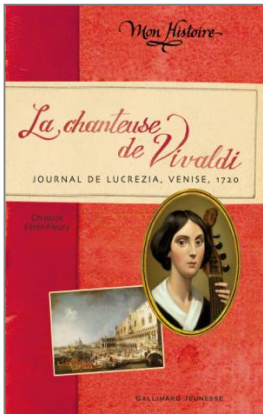
L'imagination des filles s'est enflammée à ce dernier détail, des pleurs ont même coulé pour le bel inconnu. On a spéculé sur les causes de l'assassinat, car c'en était un.

Mise en pages : Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

N° d'édition : 181268  
Dépôt légal : mars 2012  
ISBN : 978-2-07-063901-4

Imprimé en Italie par L.E.G.O., Lavis (Trento)



# La chanteuse de Vivaldi Christine Féret-Fleury

Cette édition électronique du livre  
*La chanteuse de Vivaldi* de Christine Féret-Fleury  
a été réalisée le 25 septembre 2012  
par les Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070639014 - Numéro d'édition : 181268).  
Code Sodis : N48573 - ISBN : 9782075019811  
Numéro d'édition : 232222.